

Baptême, de Pierre Paul Karch

Plus qu'une banale étude de moeurs, mais...

Karch, Pierre Paul, *Baptême*, Sudbury, Prise de Parole, 1982, 125 p.

Marie-José Goulet

Number 27, Summer 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43490ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Goulet, M.-J. (1983). Review of [Baptême, de Pierre Paul Karch : plus qu'une banale étude de moeurs, mais... / Karch, Pierre Paul, *Baptême*, Sudbury, Prise de Parole, 1982, 125 p.] *Liaison*, (27), 43-44.

Mais alors?

Dans la présentation on nous précise que le livre se veut « un cadeau qu'on offre et qu'on se donne, album de famille ». Pour un album de famille, c'est très bien. Il accorde quelques pages à quatorze auteurs ou groupes, dont Richard Casavent, Jean-Marc Dalpé, Robert Paquette, André Paiement et Guy Lizotte tiennent le haut du pavé. Des textes « essentiels » si l'on peut dire, et émouvants, des biographies intéressantes et une disposition assez soignée, agrémentée de bonnes photos, y figurent. Maudit beau cadeau.

Toujours dans la présentation, on raisonne que puisque des anthologies de poésie franco-ontarienne existent déjà, il ne fallait pas en faire une autre. Des collections de poèmes existent, d'accord. Mais des anthologies complètes, compréhensives, accessibles? On les attend.

Certes, ce livre marque une étape dans des efforts créateurs individuels et collectifs de l'Ontario. Mais les lauriers sortent un peu tôt. Ce « cadeau », au fait, c'est pour qui? Et à quoi servira-t-il? Sa valeur purement historique et même didactique a été abandonnée pour sa vocation de cadeau.

Peut-être dans un autre dix ans ce genre d'hommage tombera-t-il un peu mieux. Pour l'instant il y a tant d'autres choses à faire, à publier.

Poèmes et chansons du Nouvel Ontario signale-t-il que les esprit créateurs de l'Ontario sont à bout de souffle? Je ne pense pas. Peut-être, au contraire, sommes-nous à l'aube de changements, de nouveau sang, de d'autres poèmes et chansons « nouvelles de l'Ontario ».*

• Baptême, de Pierre Paul Karch

Plus qu'une banale étude de moeurs, mais...

par Marie-José Goulet

Karch, Pierre Paul, *Baptême*, Sudbury, Prise de Parole, 1982, 125pp.

Baptême. L'absence d'article défini devant le titre que Pierre Paul Karch donne à son roman laisse planer le doute. Juron que prononcent ceux qui réagissent contre l'emprise souven excessive d'une religion omniprésente ou événement religieux où l'on donne à l'enfant un nom et par le fait même toute une tradition?

L'histoire du baptême sera le prétexte pour raconter un petit village typique de l'Ontario français des années 30, ses traditions, ses moeurs. Mais *Baptême* est aussi le témoignage d'affranchissement d'une femme qui ose poser un défi à la morale officielle, une offense à la religion.

Aliénor, nommée à tort Alléonor par son mari Constantin, vient d'accoucher d'une deuxième fille qu'elle désire nommer Albanie. Ce n'est pas un « nom ordinaire ». Mais cette mère ne rêve pas d'un avenir ordinaire pour ses deux filles. Aude et Albanie, voilà deux noms de rêve et de bonheur qui la remplissent d'espoir.

«...mes filles sont nées pour la vie, pour une vie extraordinaire. Elles ne seront pas comme les autres, pas comme nous autres. Je le sens Constantin. C'est pourquoi elles doivent avoir des noms, des noms qu'elles soient seules à porter.»

Cette « tête forte », ainsi nommée par le curé, affirme le refus d'une vie aliénée. Aliénor veut dépasser la médiocrité. Mais sa belle-mère, Marie-Thérèse, n'accepte pas qu'elle fasse éclater les valeurs du passé. Au baptême, elle complotera pour donner un nom « plus catholique ». Son fils cédera lâchement. L'enfant reviendra dans les bras de sa mère, baptisée Marie-Thérèse Emma. Aliénor ne peut accepter cette trahison.

«On avait trompé sa fille. On l'avait roulée, dépouillée du nom même qui lui revenait de droit, du droit sacré d'une mère.»

Pierre Paul Karch

BAPTÊME

Roman



Prise de Parole
1982

CRITIQUES

Devant son incapacité à concilier le besoin de liberté, de dignité et l'esprit d'obéissance que la femme d'alors devait à la hiérarchie, elle prendra «le chemin du roi dans la direction opposée de l'église.» Elle aura la force de dire «non», l'ultime privilège de la liberté quand elle décide de s'opposer à une ordonnance qui toujours reflète l'ordre établi. Ce départ s'oppose radicalement à toutes les forces qui prônaient l'enracinement des Canadiens français dans leur cadre ethnique.

Le refus contribue donc à faire de ce roman plus qu'une banale étude de mœurs, plus qu'une reconstitution documentaire

d'une époque ou d'un milieu. Pierre Paul Karch s'exprime dans une forme simple, dans une tenue littéraire sans prétention. Toutefois, certaines formulations ne sont pas toujours heureuses et certaines comparaisons, trop banales. Malgré une imagination puissante et riche, la rédaction semble parfois ardue, ou plutôt, terminée à la hâte. Aussi, le trop grand nombre de personnages pour ce menu roman (125 pp.) nous laisse sur notre faim. On aurait aimé en savoir plus sur eux, sur le pourquoi de leurs actions...★

.....

Cinéma

- En primeur outaouaise au Festival du Super-8

Les révolutions quotidiennes

par Marc Gendron

Révolutions, d'ébats amoureux, éperdus, douloureux
Film 16mm, blanc et noir de 70 minutes, réalisé par Jean Marc Larivière, produit par Les communications osmoses, avec l'aide de l'ONF, interprété par Brigitte Haentjens, Sylvie Lacombe, Martha Wheaton. 1982. Première diffusion: The Funnel à Toronto le 27 janvier 1983.

L'occasion valait le déplacement. Présenté dans une petite salle obscure, à peine de cinéma, la projection du film prenait le sens d'un événement underground, réservé. Le cinéaste, grand, mince, à l'allure de poète échevelé, arrive sa valise à la main, nous décrivant trop sommairement sa démarche.

Des images d'une fixité, d'une plasticité que seule la pellicule noir et blanc arrive à dégager. Si la première image n'est qu'un mur blanc, une fixité du regard, ce n'est que pour mieux entendre les voix. Deux femmes, Brigitte Haentjens et Sylvie Lacombe co-habitent. Une affection particulière, une amitié indéfinissable les unit en les poussant à des gestes tendres et consolants.

vement, celui de la pensée entre les moments de parole et de silence, ponctués d'images d'une expression réduite au minimum. Certains n'auront ressenti que l'angoisse et la longueur des images. Le trop-plein ou le trop-vide de trois existences parce qu'il y a également la troisième femme, muette jusqu'à la presque fin).

Après le silence on aime le retour d'un certain dialogue; la parole ressuscite, parle des révolutions quotidiennes. La granulation de l'image, sa texture épaisse, correspondent à l'opacité des relations des personnages. Avec des analogies très belles, le film porte un contenu réflexif au-delà d'un simple exposé. Brigitte démontre le mécanisme des révolutions successives à l'aide d'un ciseau et de bouts de cordes.

À la télévision, Brigitte en entrevue, récite un poème qu'elle adresse à ses camarades. L'image indéfinie esquisse cette communication privilégiée, où l'angoisse et l'espoir devant la vie vivent le paradoxe.

Le film se termine sur une entrevue directe avec Brigitte et Sylvie. Par leurs anecdotes et leurs propos on nous renvoie à la nécessaire action quotidienne et à l'espoir d'un monde meilleur, pour ne pas avoir peur, par exemple, pour que nos enfants vivent la paix.

On reste avec une certaine imprécision après le film. Le contexte choisi d'un univers quotidien et clos, et les propos universels dans le film laissent perplexes. Bien des spectateurs se demandaient pourquoi faire un tel film. Si Jean Marc Larivière parlait d'état de réceptivité au film, plusieurs ont souligné la difficulté d'établir une complicité requise. Il n'est pas souvent donné, en effet, de voir un film qu'on peut reconstruire selon sa propre subjectivité.★